

## Et moi, et moi, et moi...

Robert Lévesque

Number 327, Spring 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92833ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Collectif Liberté

**ISSN**

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Lévesque, R. (2020). Et moi, et moi, et moi.... *Liberté*, (327), 13–15.

## Et moi, et moi, et moi...

*La bibliothèque de Robert Lévesque, c'est bien connu, est infinie – et nous trouvons plaisir à l'inviter, chaque numéro, à en déballer une petite part.*

**Charles Dantzig**  
**Dictionnaire égoïste de la littérature mondiale**  
Grasset, 2019, 1244 p.

**A** propos de l'égoïsme, dont les dictionnaires précautionneux nous signalent qu'il s'agit d'une « disposition à parler trop de soi » (*Le Petit Robert*), d'une « tendance qui porte un individu à se préoccuper exclusivement de son propre plaisir » (*Le Petit Larousse*) ou d'un « vice qui fait rapporter tout à soi » (*Le Petit Littré*, le plus *stiff*) sans qu'aucun n'aille jusqu'à proposer que ce serait un défaut – dans la tradition chrétienne, on ne le retrouve pas dans les sept péchés capitaux –, je n'ai, quant à moi, jamais trouvé une aussi brillante définition que chez Labiche : « Un égoïste, c'est quelqu'un qui ne pense pas à moi. »

Persuadé que j'avais lu et adoré cette réplique aussi simple que brillante dans *Moi*, le vaudeville qui marqua son entrée à la Comédie-Française en 1864, j'ai voulu vérifier ma certitude d'ancien critique théâtral patenté et détesté, et je me suis pris à le relire en entier ce *Moi*, ses trois actes, ses quarante-deux scènes, riant tout du long mais, zut, ne la retrouvant point cette « ligne » que j'avais jadis trouvée si drôle; elle n'y est pas, ni en déclamatoire ni même en aparté. Pour me convaincre que je ne l'avais pas inventée moi-même, me fallait-il donc, pour enfin la débusquer, entreprendre de relire tout son théâtre, de *La station Champbaudet* à *La poudre aux yeux*, en passant par *Doit-on le dire ?* J'ai préféré laisser cette répartie dans les limbes des anciens boulevards de monsieur Eugène, me suis-je finalement dit, j'avais d'autres chats à caresser... mes actuels étant Sardine et Nori, tous deux très noirs de poils et très assis sur leur quant-à-soi !

L'idée de l'égoïsme est plus que reçue; nous sommes tous des égoïstes (comme *Nous sommes tous des assassins* – ce titre du film de Cayatte m'aura d'ailleurs suivi toute ma vie, car dès que j'écris ou que j'entends l'expression « nous sommes », je sors « assassins ! »), et Flaubert, dans son *Dictionnaire des idées reçues*, définissait ainsi ce phénomène humain trop humain : « Se plaindre de celui des autres et ne pas s'apercevoir du sien. » Si tout un chacun de nos contemporains, et de nos ancêtres itou, voulait bien le reconnaître, sagement, on pourrait aboyer en un chœur universel l'aveu que le bouledogue Toby-Chien adresse à la chatte Kiki-la-Doucette dans les *Dialogues de bêtes* de la chère Colette : « Je voudrais que tout ce qui vit m'aime. » N'est-ce pas...? Hein? Le tout à l'égo?

Cela ne date pas d'hier, cette idée de l'égoïsme ordinaire; avant Jésus-Christ, que, lui, exception à la règle, on ne peut pas taxer d'égoïsme. Le philosophe grec Diogène le combattit tous en vain, les égoïstes de tous poils, les spartiates, les corinthiens, les athéniens, les lacédémoniens, en clamant, lanterne à la main, chercher « un homme », un seul, qui ne fut pas vaniteux. Au siècle des Lumières, le discret observateur Jean de la Bruyère, dans son best-seller sans cesse réédité (neuf fois de son vivant), écrivait, dans *Les caractères*, à la section de son ouvrage intitulée « De

l'homme » : « Ne nous emportons point contre les hommes en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes et l'oubli des autres : ils sont ainsi faits, c'est leur nature, c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe ou que le feu s'élève. »

Je me suis lancé dans l'écriture de cette chronique sur le thème de l'égoïsme dès les premiers froids de novembre, passées les fêtes si étroitement successives des fantômes, des saints et des morts, et passé (puisqu'il tombe pile-poil au milieu de ce triptyque macabre) mon anniversaire, ce qui ne me rajeunit pas mais m'ouvre de plus en plus grand les yeux sur les travers de mes semblables (ce que j'aimerais entendre ici Baudelaire hurlant dans son caveau du cimetière du Montparnasse où on l'a coincé entre un beau-père détesté et sa mère qui ne s'est dévouée pour lui que sur le tard, son maudit poète de fils à l'agonie : « Hypocrite lecteur – mon semblable – mon frère ! ») et m'amena à ajuster mes lectures en conséquence, c'est-à-dire à creuser un sillon, là l'égoïsme sous toutes ses formes, comique et tragique, vaudevillesque et spirituel, les unes n'allant jamais sans les autres, bien entendu.

Le hasard a voulu qu'un soir de ce novembre froid, où je me faisais griller des saucisses au vin rouge sur la cuisinière au gaz, un ami est venu me refilet (en échange de dix Simenon en édition de poche des années 1940 et 1950) les deux tomes regroupant les critiques dramatiques signées par Paul Léautaud sous le pseudonyme vite éventé (dès la troisième) de Maurice Boissard, papiers d'un bel égoïsme assumé, malicieux et délicieux (quand l'ennui le prenait, il délaissait l'intrigue et vous donnait des nouvelles de ses animaux), des chroniques sans pareil qu'il envoya de 1907 à 1941 au *Mercury de France* puis à la *Nouvelle Revue Française* et aux *Nouvelles littéraires*. Cet ami, grand admirateur de Léautaud, m'a aussi offert, en plus de ces deux éditions originales de 1958

parues dans la collection blanche chez Gallimard, un petit pot de ketchup aux tomates vertes qu'il venait de cuisiner en prévision de l'hiver.

Léautaud, quel qu'aurait été le pseudonyme choisi, ne pouvait pas ne pas être aussitôt démasqué. Dans Paris aux sept péchés, ceux qui le connaissaient, c'est-à-dire exclusivement le milieu littéraire, Valéry et Gide surtout, savaient que la plume mordante de ce Maurice Boissard ne pouvait qu'être celle du singulier secrétaire du Mercure de France aux allures de gueux, personnage plus que particulier, fils de souffleur, élevé avec amour par les putes successives de son père, têt admirateur de Stendhal, écrivain de soi (il faut lire *Le petit ami*, vous m'en donnerez des nouvelles), et un indéfectible amoureux des chats et des chiens abandonnés dont il prenait la charge. Dans le premier tome, lorsqu'on a réuni ses critiques de théâtre en 1958, sa dédicace dit tout de son égoïsme de catégorie hautement misanthropique : « À mes chats, à mes chiens, à la mémoire de leurs camarades qui m'ont quitté, je dédie ces chroniques écrites en leur compagnie, pour moi la meilleure de toutes. »

Je venais de piquer avec ma fourchette le dernier bout de saucisse au vin rouge et de le saucer voluptueusement dans l'excellent ketchup vert de mon ami lorsque je suis tombé, en tournant une page, sur sa chronique du 1<sup>er</sup> novembre 1917 (le 1<sup>er</sup> novembre ! pardi ! la date

de mon anniversaire !) où ce Boissard-Léautaud rend compte de la création de *L'illusionniste* de Sacha Guitry aux Bouffes-Parisiens et dont son entrée en matière va comme suit : « Les temps sont durs. La vie n'est pas drôle. La bêtise règne. Le bon Dieu revient à la mode. » Quatre courtes phrases, quatre coups de poing assénés secs sur la table. Je vous signale que novembre 1917, c'est la Grande Guerre qui bat, elle n'est pas finie la soi-disant der des ders, il lui reste encore un an de tranchées et de tueries, et si Léautaud, vers la fin de son papier, exprime son admiration pour Guitry (« charmant, spirituel, moqueur, insolent, presque cynique »), il a d'abord pris à peu près tout l'espace dont il dispose pour – dans le contexte – vilipender l'idée de l'illusion elle-même, l'illusion avec un grand I, *La Grande Illusion* quoi ! : « Tout ici-bas n'est-il pas qu'illusion ? C'est l'illusion qui nous aide à vivre, et c'est elle encore qui aide à mourir tant de pauvres êtres faibles de cervelle. » Et va donc pour le fin et l'infatué Guitry qui n'avait, dans sa pièce, que manigancé encore une fois un autre cas d'adultère, celui-là se passant entre une spectatrice naïve et éblouie et un habile faiseur de passe-passe... qui en profite pour faire disparaître le mari d'icelle.

Dans *L'école des femmes*, que j'allais relire une énième fois, cette fois-ci à la lumière de la formidable critique qu'en fit Léautaud lorsque Jovet joua ce chef-d'œuvre de Molière à l'Athénée en 1936, Arnolphe, qui a recueilli une enfant sans parents et l'a fait élever loin de toute société de sorte à se mitonner une épouse à sa main, est l'Égoïste, comme Alceste est le Misanthrope, Harpagon l'Avare et Don Juan le Séducteur, tous personnages que le plus grand dramaturge de son temps (encore un maître dans le nôtre) dépeint pour nous faire rire alors que ce sont des caractères tragiques. Là est son génie. Léautaud le ressentait au cœur sous ses trois épaisseurs de lainages et ses deux foulards fripés autour du cou lorsqu'il écrivait, dans son pavillon de Fontenay-aux-Roses, en compagnie de ses chiens et de ses chats, son texte allant au-delà de la simple critique : « Il en souffre, jusqu'à en désirer

mourir, dans son amour-propre si terriblement blessé et dans sa passion amoureuse, sans qu'il puisse en vouloir, il s'en rend compte, à cette enfant pure, honnête, candide dans sa franchise, qui s'étonne de son étonnement à lui et ne comprend rien aux reproches qu'il lui fait. »

Arnolphe a perdu sa chère proie et Léautaud constate qu'il « n'est comique, n'a qui puisse faire rire que sa naïveté, sa présomption, sa certitude que dans la façon dont il faisait élever Agnès, il avait créé une femme d'un modèle unique, spécialement faite pour lui ».

Rappelons pour mémoire que Molière faisait là avec ce personnage d'Arnolphe une grande partie de son portrait à lui (« dans son privé », comme l'écrit Léautaud) si l'on considère son aventure amoureuse menée avec la jeune Armande, qui était la fille de sa maîtresse en titre, Madeleine Béjart, et que Louis Jovet lui-même, jouant Arnolphe, vivait alors à la ville une passion amoureuse vive avec l'actrice qu'il avait engagée pour incarner ce rôle d'Agnès, la belle Madeleine Ozeray qui avait tout juste vingt ans quand lui en avait cinquante bien comptés... Les égoïsmes amoureux s'entrechoquaient d'un siècle à l'autre dans ce monde...

Fouinant dans ma bibliothèque, avec mon idée fixe, et mes saucisses au ketchup vert digérées, voilà que, malgré le désordre qui règne dans les rayonnages, je trouvai assez vite mon profit en apercevant un roman au titre on ne peut plus clair, *L'égoïste*, un ouvrage en deux tomes, une vieille chose anglaise datant de 1879 et signée George Meredith. Très oublié ce Meredith qu'Oscar Wilde plaçait parmi ses romanciers préférés. N'est pas Léautaud, Diogène, La Bruyère et Molière qui veut ! S'il était là, c'est que j'avais dû lire ce roman dans ma jeunesse, mais je n'en gardais aucun souvenir et sa lecture entreprise dans la foulée de ma chronique m'a séduit ; et pourtant je l'ai abandonné le premier tome refermé. J'en avais assez de ce Sir Willoughby Patterne, riche héritier, beau comme tout, jeune vingtaine, séduisant séducteur dont toutes les femmes admises en son manoir vont se rendre compte que cette réplique du beau Brummell, si aimant d'allure,



Albert Durand, vous êtes l'auteur de l'ouvrage *Le discours autoréférentiel dans l'œuvre d'Albert Durand...*

si avenant, n'aime finalement que lui-même.

Ce roman de plus de 650 pages se lisait sans doute aisément quand il n'y avait rien d'autre à faire qu'un feu dans la cheminée, un sofa à garnir de coussins brodés, une domestique

**Ce George  
Meredith, aussi  
méticuleux soit-il  
dans sa peinture  
d'un égoïste pur  
soi, un égoïste  
si parfait qu'il  
finit par se  
croire un modèle  
d'altruisme, m'a  
eu à l'usure.  
Trop de minutie  
agace.**



à sonner pour un *refill* de pekoe ou de souchong, mais j'avoue que dans mon studio de l'avenue Bernard en novembre 2019, ce George Meredith, aussi méticuleux soit-il dans sa peinture d'un égoïste pur soi, un égoïste si parfait qu'il finit par se croire un modèle d'altruisme, m'a eu à l'usure. Trop de minutie agace. Il y a cependant dans ce roman oublié un portrait de femme absolument remarquable, celui de Claire Middleton, celle qui, de toutes les conquêtes passagères de Sir Willoughby Patterne, a fait la gaffe d'accepter de se fiancer avec lui. La force de ce roman tient dans l'intelligence et la volonté de ce rare personnage de femme qui, malgré les forces

politiques, économiques et sociales énormes de sa société et de son époque d'*hommes à tout mener*, va peu à peu se sortir du grand piège, rompre à ses risques et périls l'incassable promesse d'union que représente la bague passée au doigt. Ce Meredith, au XIX<sup>e</sup> siècle, était un homme qui avait valeureusement pris le parti de la femme. C'est bête qu'il soit maintenant ignoré. Simone de Beauvoir dans sa jeunesse avait lu et relu des romans de Meredith, mais elle préféra, si l'on en croit sa biographe Deirdre Bair, ceux de Rosamond Lehmann, en particulier *Poussière*, et ceux de George Eliot, en particulier *Le moulin sur la Floss*, des romans de femmes dévorés au point que les pages que tourna la jeune fille rangée finirent par s'en détacher.

Qui lit encore Meredith, Lehmann, Eliot? Même Charles Dantzig les laisse au ramassis quand il entreprend son gigantesque travail de compilateur des lettres avec ses fameux dictionnaires égoïstes. En 2005, il avait en 968 pages présenté sa liste à lui de ce qui compte à ses yeux dans la littérature française (il fut applaudi par Rinaldi et Bernard Frank, que pouvait-il demander de mieux?) et là, en pleine rédaction de ma chronique, je reçois sa brique, il publie un dictionnaire à nouveau égoïste mais de la littérature mondiale en 1244 pages où, de chacune, fusent ses appréciations, ses dégoûts, ses chéris, ses passables, ses coups de cœur, ses coups de griffes, et son désir évident de se faire aimer de ses lecteurs en jouant au Monsieur Loyal du cirque littéraire universel...

Je passerai l'hiver à becqueter là-dedans, c'est sûr; Dantzig tourne parfois les coins ronds et ne rend pas toujours justice (je dis ça pour avoir lu son premier sur les écrivains français), il est outreucidant et familier, parfois grinçant et parfois touchant, mais il faut reconnaître qu'il est un grand liseur devant l'Éternel et quand on lit vraiment, comme lui, on lit d'abord et avant tout pour soi, c'est bien sûr. Toute subjectivité bue.

Ayant commencé à m'y promener (voilà un ouvrage impossible à lire dans l'ordre de ses pages), à y aller à la manière de Montaigne, « en sauts et en gambades », attiré par telle entrée ou telle autre, cherchant dans



— À force de lire à l'ombre,  
tu vas finir par t'arracher les yeux!

l'ordre alphabétique un tel et une telle, content de voir que dans les B le cher Beckett a droit à neuf pages et que Dantzig nous dit qu'il est « un os », qu'il a « l'air d'un héron posé sur une seule patte, c'est-à-dire d'un contemplatif hindou », je m'étonne en réalisant que ni lord Byron ni Brecht ni Bellow ne sont là. Refusés à la porte de l'égoïste maître de cérémonie.

Chez les S, il y a des incivilités aussi. Pour un Shakespeare qui ne pouvait pas ne pas être là et qui a droit à seize pages (« On peut émettre des réserves sur Shakespeare. On peut en émettre sur Dieu »), on trouve une Susan Sontag et une Gertrude Stein mais on cherche en vain messieurs Schiller, Sacher-Masoch, Juan José Saer et W. G. Sebald!

J'aurai bien des saucisses et d'autres bonnes choses à manger pour venir à bout de l'entière-té du gros dictionnaire Dantzig et je vais redemander à mon ami des pots de ketchup vert.

*Et moi, et moi, et moi...* je revis Dutronc chantant cet hymne à l'égoïsme dans les scopitones de nos vingt ans... ●